

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 125 (1980)
Heft: 6

Artikel: Études sur le combat du colonel Ardant du Picq
Autor: Montmollin, Bernard de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344301>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Etudes sur le combat du colonel Ardant du Picq *

Une présentation du colonel Bernard de Montmollin

Si ces études écrites entre 1865 et 1870 sont rééditées pour le grand public, c'est qu'elles développent des thèses qui semblent n'avoir rien perdu de leur valeur malgré les transformations qu'ont apportées à l'art de la guerre les progrès techniques des armements.

Comme combattants en puissance, combien de fois ne nous sommes nous pas interrogés sur la valeur de notre courage personnel, sur la manière dont nous saurions faire front au moment du combat. Et lorsque, lieutenants, nous disposions nos hommes dans le terrain sur les positions de guerre qui nous avaient été assignées, n'avons-nous pas agi comme si nos soldats étaient des héros et non de simples hommes pleins de bonne volonté mais n'ayant pas la force d'affronter la mort, isolés dans leur trou de tirailleurs.

Ardant du Picq nous apprend à tenir compte du facteur humain dans l'appréciation de la situation ; il nous rappelle que le combattant a besoin d'un surcroît de courage pour bien se battre. Ce supplément venant de la discipline, de l'espoir de vaincre, d'une solidarité vécue.

En lisant ce livre, les exemples de la dernière guerre s'imposent à notre esprit et nous comprenons mieux comment des troupes valeureuses ont fui sans même avoir combattu. Ce rappel des valeurs morales est particulièrement bienvenu à notre époque matérialiste où l'on croit pouvoir compenser les failles de la discipline par deux éléments nécessaires mais sûrement insuffisants : l'instruction technique et la puissance de feu.

Ardant du Picq tire la plupart de ses exemples de l'Antiquité, il explique comment, à l'époque où le combat se faisait d'homme à homme, le vainqueur avait infiniment moins de morts que le vaincu.

** Réédition par les Editions Champ Libre.*

Écoutons, par quelques extraits, ce que ce commandant de troupe, qui a fait la guerre de Crimée et les campagnes d'Algérie, a à nous dire :

« Le combat est le but final des armées et l'homme est l'instrument premier du combat ; il ne peut être rien de sagement ordonné dans une armée (constitution, organisation, discipline, tactique, toutes choses qui se tiennent comme les doigts d'une main) sans la connaissance exacte de l'instrument premier, de l'homme et de son état moral en cet instant définitif du combat.

Il arrive souvent que ceux qui traitent des choses de la guerre, prenant l'arme pour point de départ, supposent sans hésiter que l'homme appelé à s'en servir en fera toujours l'usage prévu et commandé par leurs règles et préceptes, mais le combattant, envisagé comme être de raison abdiquant sa nature mobile et variable pour se transformer en pion impassible et faire fonction d'unité abstraite dans les combinaisons du champ de bataille, c'est l'homme des spéculations de cabinet, ce n'est point l'homme de la réalité. Celui-ci est de chair et d'os, il est corps et âme et, si forte souvent que soit l'âme, elle ne peut dompter le corps à ce point qu'il n'y ait révolte de la chair et trouble de l'esprit en face de la destruction.

Le cœur humain, pour employer le mot du maréchal de Saxe, est donc point de départ en toutes choses de la guerre ; pour connaître de celles-ci, il le faut étudier.

Il faut nous méfier de la mathématique, de la dynamique matérielle appliquée aux choses du combat ; il faut nous garder des illusions des champs de tir et de manœuvres où les expériences se font avec le soldat calme, rassis, reposé, repu, attentif, obéissant, avec l'homme, instrument intelligent et docile en un mot. Et non avec cet être nerveux, impressionnable, ému, troublé, distrait, surexcité, mobile, s'échappant à lui-même qui, du chef au soldat, est le combattant (exception pour les forts, mais ils sont rares).

Étudions donc l'homme dans le combat, c'est lui qui fait le réel. L'homme ne va pas au combat pour la lutte mais la victoire. Il fait tout ce qui dépend de lui pour supprimer la première et assurer la seconde.

L'homme s'ingénie à pouvoir tuer sans courir le danger de l'être. Sa bravoure est le sentiment de sa force et elle n'est point absolue ; devant plus fort, sans vergogne il fuit. Le sentiment naturel de la conservation est si puissant qu'il n'éprouve aucune honte à lui obéir.

Commander la solidarité dans le combat, prendre des dispositions tactiques pour la rendre pratiquement possible, c'est faire compte avec le dévouement de tous, c'est élever tous les combattants au niveau des vaillants des combats primitifs. Le point d'honneur paraît, la fuite est une honte car on n'est plus seul dans le combat contre le fort, on est légion et qui lâche pied abandonne et ses chefs et ses compagnons. A tous égards le combattant vaut mieux.

L'homme collectif dans la troupe disciplinée, soumise à un ordre de combat par la tactique, devient invincible contre une troupe indisciplinée; mais contre une troupe disciplinée comme lui, il redevient l'homme primitif qui fuit devant une force de destruction plus grande, quand il l'a éprouvée ou quand il la préjuge.

La peur!

Il est des chefs, il est des soldats qui l'ignorent. Ce sont gens d'une trempe rare. La masse frémit — car on ne peut supprimer la chair — et ce frémissement, sous peine de mécompte, doit entrer comme donnée essentielle en toute organisation, discipline, dispositif, mouvement, manœuvre, mode d'action, toutes choses qui ont précisément pour but définitif de mater la peur, de la tromper, de la faire dévier chez soi et de l'exagérer chez l'ennemi.

Si on étudie le rôle de ce frémissement dans les combats antiques, on voit que, parmi les peuples les plus habiles à la guerre, les plus forts ont été ceux qui, non seulement en ont le mieux compris la conduite générale, mais qui ont tenu le plus grand compte de la faiblesse humaine et pris contre elle les meilleures garanties. On remarque que les peuples les plus guerriers ne sont point toujours ceux chez lesquels les institutions militaires et la manière de combattre sont les meilleures, les plus sagement raisonnées.

Le Gaulois, fou de guerre, a une tactique barbare; après la première surprise, il se fait toujours battre par les Grecs, par les Romains.

Le Grec guerrier, mais aussi politique, a une tactique bien supérieure à celle des Gaulois et des Asiatiques.

Le Romain, politique avant tout, chez lequel la guerre n'est absolument qu'un moyen, veut le moyen parfait, ne se fait nulle illusion, compte avec la faiblesse humaine et trouve la légion.

La bravoure absolue qui ne refuse pas le combat, même à chances inégales, s'en remettant à Dieu ou à la destinée, cette bravoure n'est point naturelle à l'homme; elle est le résultat de la culture morale, elle est infiniment rare. Car, toujours en face du danger, le sentiment animal de la conservation reprend le dessus; l'homme calcule ses chances et souvent avec quelles erreurs!

L'homme a donc horreur de la mort. Chez les âmes d'élite, un grand devoir, qu'elles seules peuvent comprendre et accomplir, fait parfois marcher au devant; mais la masse toujours recule à la vue du fantôme. La discipline a pour but de faire violence à cette horreur par une horreur plus grande, celle des châtiments ou de la honte. Mais toujours il arrive un instant où l'horreur naturelle prend le dessus sur la discipline et le combattant s'enfuit. Combien d'armées ont juré de vaincre ou de périr, combien ont tenu leur serment, serment de moutons, de tenir contre le loup.

Le combat réel, sérieux, étant la rude épreuve que nous connaissons, pour l'imposer avec chances de succès à une foule humaine, il ne suffit pas que cette foule soit composée d'hommes vaillants comme les Gaulois, comme les Germains.

Il lui faut, et nous lui donnons des chefs qui ont la fermeté et la décision de commandement, provenant de l'habitude et d'une foi entière dans leur droit imprescriptible de commander, consacrées par la tradition de la loi, la constitution sociale.

Nous y ajoutons de bonnes armes, une manière de combattre en rapport avec ces armes et celles de l'ennemi, et avec ce qui se peut obtenir des forces physiques et morales de l'homme; de plus, un fractionnement rationnel qui permet la direction et l'emploi de tous les efforts, jusqu'à celui du dernier homme.

Nous l'animons de passions — désir violent de l'indépendance, fanatisme de la religion, orgueil national, amour de la gloire, rage de posséder — et une loi de discipline terrible en défendant que nul se soustraie à l'action, commande la solidarité la plus grande du haut en bas entre toutes les fractions, entre les chefs et les soldats, entre les soldats.

Avons-nous alors une armée solide? Pas encore. La solidarité, cette première et suprême force des armées est ordonnée, il est vrai, par des lois sévères de discipline, secondées de passions puissantes; mais ordonner ne suffit pas. Une surveillance à laquelle nul ne puisse échapper dans

le combat, en assurant l'exécution de la discipline, doit garantir la solidarité contre les défaillances en face du danger, ces défaillances que nous connaissons; et pour être senties, ce qui est le plus grand point pour exercer une forte pression morale et faire marcher tout le monde par crainte ou point d'honneur, cette surveillance, œil de tous ouvert sur chacun, exige en chaque groupe des gens qui se connaissent bien et qui la comprennent comme un droit et un devoir de salut commun. Il est nécessaire alors qu'une organisation sagement ordonnée, et c'est par là qu'il faut commencer, place d'une manière permanente les mêmes chefs et les mêmes soldats dans les mêmes groupes de combattants, de telle sorte que les chefs et les compagnons de la paix ou des camps soient les chefs et les compagnons de la guerre; afin que, de l'habitude de vivre ensemble, d'obéir au même chef, de commander aux mêmes hommes, de partager fatigues et délasséments, de concourir entre gens qui s'entendent à l'exécution des mouvements et des évolutions guerrières, naissent la confraternité, l'union, le sens du métier, le sentiment palpable en un mot, et l'intelligence de la solidarité; devoir de s'y soumettre, droit de l'imposer, impossibilité de s'y soustraire.

Nous avons maintenant une armée et il ne nous est pas difficile d'expliquer comment des gens animés de passions entraînant, même des gens qui savent mourir sans broncher, sans pâlir, réellement forts devant la mort, mais sans discipline, sans organisation solide, sont vaincus par d'autres, individuellement moins vaillants mais solidement solidairement constitués.

On aime à se représenter une foule armée renversant tous obstacles, enlevée par un souffle de passion. Il y a plus de pittoresque que de vrai dans cette imagination.

La solidarité, la confiance ne s'improvisent pas, elles ne peuvent naître que de la connaissance mutuelle qui fait le point d'honneur qui fait l'union, d'où vient à son tour le sentiment de la force, lequel donne le courage d'affronter, de surmonter; le courage, c'est-à-dire la domination de la volonté sur l'instinct, dont la durée est plus ou moins grande, fait la victoire ou la défaite.

Quatre braves qui ne se connaissent pas n'iront point franchement à l'attaque d'un lion. Quatre moins braves, mais se connaissant bien, sûrs de leur solidarité et, par suite, de leur appui mutuel, iront résolument. Toute la science des organisations d'armée est là.

Le but de la discipline est de faire combattre souvent les gens malgré eux. La discipline ne se commande, ne se crée pas du jour au lendemain ; c'est affaire d'institutions, de traditions. Il faut que le chef ait confiance absolue dans son droit de commander, ait l'habitude de commander, l'orgueil du commandement.»

Ces quelques citations, en forme de maximes, sont chaque fois appuyées par des exemples tirés des auteurs antiques ou des expériences de l'auteur. La lecture de ce livre est stimulante pour le commandant de troupe car il y trouve matière à réflexion pour le combat qu'il aura à mener, et cela malgré l'évolution des méthodes.

B. de M.

Une morale assez communément répandue fait à nos contemporains une sorte de honte de toute supériorité, qu'elle soit d'hérédité, d'éducation ou d'aptitude, et leur inspire mauvaise conscience à la manifester, à l'exercer, à en porter les signes, à en accepter les avantages : elle nous incite ainsi à nous dérober aux responsabilités qui sont le corollaire de toute supériorité.

MAURICE DRUON